

—Et quoi faire ?

—Guérir.

Plusieurs de ces braves n'étaient pas précisément d'une foi à toute épreuve. Et nous ne les calomnierons point, ce nous semble, en disant que le personnel de la gare de Chagny constituait un milieu assez différent de celui du château de Digoine. Vivant chaque jour parmi les étonnants prodiges accomplis par la science humaine, ils ne voyaient, hélas ! que cela de réel et étaient peu disposés à croire aux miracles tombant du ciel.

Aussi l'expression de cette confiante espérance, qui eût paru sublime à des âmes fidèles, sembla-t-elle quelque peu naïve et folle à cet entourage : chef et sous-chef de gare, mécaniciens, aiguilleurs, agents du télégraphe, graisseurs de locomotive, hommes d'équipe.

Ils se regardèrent pour se dire que, si l'un de ces ecclésiastiques était infirme de corps, tous deux assurément étaient quelque peu infirmes d'esprit. Mais cette impression et cette pensée ne diminuèrent en rien ni leur sollicitude pour le malade, ni le soin attendri qu'ils prirent de le transporter avec des précautions infinies pour ne point aggraver ses souffrances. S'ils étaient loin de la foi du centenaire, ils avaient, par contre, la charité du bon Samaritain, et assurément la main du Père céleste bénissait l'activité de leur zèle dévoué et la commisération de leur cœur.

L'état de paralysie de l'abbé de Musy, l'étrangeté du but de son voyage, la rare distinction de ses traits, le séjour un peu long qu'il dut faire à la station, avaient arrêté, non seulement l'attention des employés, mais aussi celle des divers habitants de Chagny venus ce soir-là à la gare pour prendre le train. Le souvenir de ce prêtre qui allait ainsi chercher, en pays lointain, une guérison que la médecine déclarait impossible, se fixa dans leur esprit.

A tous les changements de lignes, le même transbordement redoutable se renouvelait au prix de grandes fatigues pour le malade. Et après quelques minutes d'arrêt — mais non hélas ! de repos, — le chemin de fer, reprenant sa marche et courant à toute vapeur vers la cite de la Reine du Ciel, se remettait à secouer durement ses membres endoloris.

A Cette, il fallut s'arrêter et coucher.

Les voyageurs arrivèrent enfin à Lourdes le surlendemain de leur départ de Digoine. C'était le vendredi, 8 août, dans la soirée. . . . Un appartement avait été retenu à l'avance, au premier étage d'une maison de la rue de la Grotte.

L'abbé Antoine et le cocher de la voiture, prise à la gare, y portèrent le prêtre paralytique, épuisé de lassitude.

Au rez-de-chaussée de la maison, où descendirent les deux pèlerins, se trouvait un magasin d'objets de piété. Ils y remarquèrent une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes :

— Si je suis guéri, dit l'abbé de Musy, c'est cette statue, la première qui frappe mon regard, que j'emporterai à Digoine. . . .